

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

REVUE IVOIRIENNE DE PHILOSOPHIE ET DE SCIENCES HUMAINES



Volume XIII - Numéro 24 Décembre 2022 ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Revue Ivoirienne de Philosophie et de Sciences Humaines

Directeur de Publication : Prof. Grégoire TRAORÉ

Boîte postale : 01 BP V18 ABIDJAN 01

Tél : (+225) 01 03 01 08 85

(+225) 01 03 47 11 75

(+225) 01 01 83 41 83

E-mail : administration@perspectivesphilosophiques.net

Site internet : <https://www.perspectivesphilosophiques.net>

ISSN : 2313-7908

N° DÉPÔT LÉGAL 13196 du 16 Septembre 2016

ADMINISTRATION DE LA REVUE PERSPECTIVES PHILOSOPHIQUES

Directeur de publication : **Prof. Grégoire TRAORÉ**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef : **Prof. N'dri Marcel KOUASSI**, Professeur des Universités
Rédacteur en chef Adjoint : **Dr Éric Inespéré KOFFI**, Maître de Conférences

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Prof. Aka Landry KOMÉANAN, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Antoine KOUAKOU, Professeur des Universités, Métaphysique et Éthique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA.
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. David Musa SORO, Professeur des Universités, Philosophie ancienne, Université Alassane OUATTARA
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Jean Gobert TANO, Professeur des Universités, Métaphysique et Théologie, Université Alassane OUATTARA
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. N'Dri Marcel KOUASSI, Professeur des Universités, Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Donissongui SORO, Professeur des Universités, Philosophie antique, Philosophie de l'éducation Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE LECTURE

Prof. Ayénon Ignace YAPI, Professeur des Universités, Histoire et Philosophie des sciences, Université Alassane OUATTARA
Prof. Azoumana OUATTARA, Professeur des Universités, Philosophie politique, Université Alassane OUATTARA
Prof. Catherine COLLOBERT, Professeur des Universités, Philosophie Antique, Université d'Ottawa
Prof. Daniel TANGUAY, Professeur des Universités, Philosophie Politique et Sociale, Université d'Ottawa
Prof. Doh Ludovic FIÉ, Professeur des Universités, Théorie critique et Philosophie de l'art, Université Alassane OUATTARA
Prof. Henri BAH, Professeur des Universités, Métaphysique et Droits de l'Homme, Université Alassane OUATTARA
Prof. Issiaka-P. Latoundji LALEYE, Professeur des Universités, Épistémologie et Anthropologie, Université Gaston Berger, Sénégal
Prof. Kouassi Edmond YAO, Professeur des Universités, Philosophie politique et sociale, Université Alassane OUATTARA
Prof. Lazare Marcellin POAMÉ, Professeur des Universités, Bioéthique et Éthique des Technologies, Université Alassane OUATTARA
Prof. Mahamadé SAVADOGO, Professeur des Universités, Philosophie morale et politique, Histoire de la Philosophie moderne et contemporaine, Université de Ouagadougou
Prof. Samba DIAKITÉ, Professeur des Universités, Études africaines, Université Alassane OUATTARA
Prof. Nicolas Kolotioloma YEO, Professeur des Universités, Philosophie antique, Université Alassane OUATTARA

COMITÉ DE RÉDACTION

Secrétaire de rédaction : **Dr Kouassi Honoré ELLA**, Maître de Conférences
Trésorier : **Dr Kouadio Victorien EKPO**, Maître de Conférences
Responsable de la diffusion : **Dr Faloukou DOSSO**, Maître de Conférences
Dr Kouassi Marcellin AGBRA, Maître de Conférences
Dr Alexis Koffi KOFFI, Maître de Conférences
Dr Chantal PALÉ-KOUTOUAN, Maître-assistant
Dr Amed Karamoko SANOGO, Maître de Conférences

SOMMAIRE

1. Républicanisme kantien et solidarité universelle, Éric Inespéré KOFFI	1
2. Les antivax Covid-19 : de l'autopsie d'une société en crise à l'urgence d'une pédagogie bioéthique, Tiéba KARAMOKO	19
3. Concrétisation des moyens techniques de production : vers une crise de l'emploi, Kassi Magloire GNAMIEN	37
4. Immigration Sud-Nord : vers un exotisme an-éthique, Konan David KOFFI	57
5. Les semences agricoles génétiquement modifiées et le monde paysan en Afrique : la crise de la coexistence (Cas du Burkina-Faso), Ange ABLO	77
6. Représentations sociales et facteurs de démocratisation de l'enseignement de la musique en Côte d'Ivoire, Ouologo Jonathan OUATTARA	95
7. L'héroïsme féminin dans <i>Une si longue lettre</i> de Mariama BÂ et <i>la révolte d'Affiba</i> de Regina YAOU, Zahui Gondey AHIDJE TOTI	117

LIGNE ÉDITORIALE

L'univers de la recherche ne trouve sa sève nourricière que par l'existence de revues universitaires et scientifiques animées ou alimentées, en général, par les Enseignants-Chercheurs. Le Département de Philosophie de l'Université de Bouaké, conscient de l'exigence de productions scientifiques par lesquelles tout universitaire correspond et répond à l'appel de la pensée, vient corroborer cette évidence avec l'avènement de *Perspectives Philosophiques*. En ce sens, *Perspectives Philosophiques* n'est ni une revue de plus ni une revue en plus dans l'univers des revues universitaires.

Dans le vaste champ des revues en effet, il n'est pas besoin de faire remarquer que chacune d'elles, à partir de son orientation, « cultive » des aspects précis du divers phénoménal conçu comme ensemble de problèmes dont ladite revue a pour tâche essentielle de débattre. Ce faire particulier proposé en constitue la spécificité. Aussi, *Perspectives Philosophiques*, en son lieu de surgissement comme « autre », envisagée dans le monde en sa totalité, ne se justifie-t-elle pas par le souci d'axer la recherche sur la philosophie pour l'élargir aux sciences humaines ?

Comme le suggère son logo, *perspectives philosophiques* met en relief la posture du penseur ayant les mains croisées, et devant faire face à une préoccupation d'ordre géographique, historique, linguistique, littéraire, philosophique, psychologique, sociologique, etc.

Ces préoccupations si nombreuses, symbolisées par une kyrielle de ramifications s'enchevêtrant les unes les autres, montrent ostensiblement l'effectivité d'une interdisciplinarité, d'un décloisonnement des espaces du savoir, gage d'un progrès certain. Ce décloisonnement qui s'inscrit dans une dynamique infinitiste, est marqué par l'ouverture vers un horizon dégagé, clairsemé, vers une perspective comprise non seulement comme capacité du penseur à aborder, sous plusieurs angles, la complexité des questions, des

Perspectives Philosophiques n°024, Quatrième trimestre 2022

préoccupations à analyser objectivement, mais aussi comme probables horizons dans la quête effrénée de la vérité qui se dit faussement au singulier parce que réellement plurielle.

Perspectives Philosophiques est une revue du Département de philosophie de l'Université de Bouaké. Revue numérique en français et en anglais, *Perspectives Philosophiques* est conçue comme un outil de diffusion de la production scientifique en philosophie et en sciences humaines. Cette revue universitaire à comité scientifique international, proposant études et débats philosophiques, se veut par ailleurs, lieu de recherche pour une approche transdisciplinaire, de croisements d'idées afin de favoriser le franchissement des frontières. Autrement dit, elle veut œuvrer à l'ouverture des espaces gnoséologiques et cognitifs en posant des passerelles entre différentes régionalités du savoir. C'est ainsi qu'elle met en dialogue les sciences humaines et la réflexion philosophique et entend garantir un pluralisme de points de vues. La revue publie différents articles, essais, comptes rendus de lecture, textes de référence originaux et inédits.

Le comité de rédaction

**CONCRÉTISATION DES MOYENS TECHNIQUES DE PRODUCTION :
VERS UNE CRISE DE L'EMPLOI**

Kassi Magloire GNAMIEN

Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY Abidjan-Cocody (Côte d'Ivoire)

gnamienmagloire@yahoo.com

Résumé :

Par-delà les conceptions d'inspiration technophobe, auteurs de discours communément répandus et selon lesquels les révolutions-innovations technoscientifiques sont préjudiciables à l'emploi, cet article s'inscrit en faux contre de tels discours et révèle une véritable préoccupation : la question de la perception de l'emploi liée aux nouvelles exigences culturelles et universelles, induites par le progrès inéluctable des technosciences. Mieux, cette réflexion se veut une approche holistique, emprunte de culture technique, permettant d'appréhender le dynamisme des technosciences et de l'emploi comme un refus de la culture traditionnelle close.

Mots-clés : Chômage, Concrétisation, Emploi, Holisme, Moyen de production, Objets techniques, Transductivité.

Abstract :

Beyond the conceptions of technophobic inspiration, authors of commonly widespread discourses according to which techno-scientific revolutions-innovations are detrimental to employment, this article takes issue with such discourses and reveals a real concern: the question of the perception of employment linked to new cultural and universal requirements, induced by the inevitable progress of techno sciences. Better, this reflection is intended to be a holistic approach, borrowed from technical culture, making it possible to apprehend the dynamism of techno sciences and employment as a refusal of closed traditional culture.

Keywords : unemployment, concretization, employment, holism, means of production, technical objects, transductivity.

Introduction

Les moyens de production économiques sont déterminants dans l'histoire de l'humanité. Ils impactent toujours nos rapports avec la société. Les rapports sociaux, les caractéristiques anthropologiques et les modes de penser des peuples sont, bien souvent, évalués en fonction des moyens de production qui structurent et influencent leur espace social, idéologique et environnemental. Pareille influence ne peut demeurer sans interpeler le monde de l'intellection, surtout qu'au lendemain des guerres mondiales, le boom démographique accordait un progrès et une nouvelle dimension à l'activité de production humaine.

Dans le monde scientifique, le mode de production devient une source prolifique de production intellectuelle. Bon nombre de pensées sont élaborées en lien avec les modes de production. Parmi les plus remarquables figure celle entreprise par Marx et Engels qui

ont insisté à maintes reprises sur le caractère social mais irrationnel de la production, dans le système capitaliste tel qu'il existait déjà à leur temps. Mais le capitalisme s'est considérablement développé depuis lors, [...] un grand nombre d'entreprises ont atteint une taille gigantesque, [...] de puissants groupes industriels et financiers se sont constitués. (P. Jalée, 1976, p. 31).

La nouvelle forme de production capitaliste rime avec l'industrialisation, elle-même fondée sur le progrès technoscientifique. Cette métamorphose du mode et des moyens de production, couplée à la croissance démographique, génère, d'une part, une production massive, une urbanisation fulgurante et est pourvoyeuse d'emplois. Selon une étude française réalisée dans le domaine de la télécommunication, « la contribution directe de ce secteur à la croissance a représenté en 2000 de 0.6% à 1.6% de point de PNB et ceci est amené à augmenter rapidement » (P. Laffitte, R. Trégouët, 2001, p. 8). D'autre part, l'ère de production capitaliste coïncide avec la hausse du taux de chômage de façon générale. Par exemple, « en 1900, 41% des américains travaillaient dans l'agriculture ; en 2000, ils étaient moins de 2% » (W. G. Castellano, 2016, p. 21).

Pour une compréhension de la complexité et de l'ambivalence du mode de production technique sur l'emploi, nous allons évaluer la question suivante : peut-on surmonter la crise de l'emploi avec le mode de production industrielle ?

Face à cette interrogation, nous ambitionnons faire la lumière sur les rapports entre les inventions technoscientifiques et la mutation des moyens de production. Ce faisant, nous voulons présenter le processus de concrétisation des objets techniques et la culture technique comme des atouts majeurs dans la production d'emploi. Cette visée fait poindre une série d'interrogations : comment, à partir du philosophe simondonien arrimé au processus de concrétisation technique, dévoiler la vision génératrice des technosciences d'emploi ? Mieux, comment le processus de concrétisation technologique impacte les modes de production et de création d'emplois ?

Les préoccupations susmentionnées induisent trois hypothèses : la bonne appréhension du processus de concrétisation favoriserait la détermination des enjeux du progrès technique dans la crise de l'emploi ; la mutation de l'emploi serait tributaire du processus de concrétisation et la culture technique, mode d'appréhension du processus de concrétisation, ruinerait l'idée du progrès technoscientifique comme cause de chômage.

La vérification de ces hypothèses permettra de comprendre que le progrès technoscientifique impacte les modes de production qui, à leur tour rendent obsolète toute ressource en marge de la culture technique.

1. De quoi le processus de concrétisation est-il le nom ?

Sous le guide de la pensée simondonienne, sera réalisée une description réaliste du progrès des objets techniques, depuis leur origine primitive. Cette réflexion permettra d'entrer dans l'univers des objets techniques pour cerner la signification du processus de concrétisation comme évolution cheminement de l'objet technique de sa phase abstraite à la formation du réseau ou de grands ensembles techniques, en passant par celle d'individu technique. On parviendra, ainsi, à leur riche contenu axiologique et social.

1.1. Du sens de la concrétisation des objets techniques

Toute évolution suppose un état moins performant ou d'infériorité. Elle est une particularité inhérente aux objets techniques et s'entend comme perfectionnement induit par le passage d'un stade artisanal à un autre où ils (les objets techniques) acquièrent une certaine performance. Ces deux phases qui constituent le début et l'aboutissement de l'évolution des objets techniques, Gilbert Simondon les traduit en termes d'abstraction et de concrétisation. L'objet technique abstrait ou « objet technique sur mesure » (G. Simondon, 1958, p. 24) est un étant issu de la mise ensemble de plusieurs éléments techniques primitifs pour constituer un seul élément (objet technique) dont le fonctionnement de ses sous-ensembles est résiduel. Autrement exprimé, il désigne toute invention technique produite par l'humain et caractérisée par son « organisation analytique, laissant toujours la voie libre à des possibles nouveaux ; ces possibles sont la manifestation extérieure d'une contingence intérieure » (G. Simondon, 1958, p. 24). L'objet technique abstrait comporte des imperfections ou dysfonctionnements dans son organisation fonctionnelle. Il est clair que l'isolement, dans le fonctionnement ou dans l'utilisation de l'objet technique primitif inventé, constitue son trait caractéristique. L'absolutisme et l'isolement caractéristiques de l'objet technique abstrait appellent une solution/une résolution, gage du progrès bien-fondé d'une lignée technique. C'est dans la manifestation d'un tel projet que l'expression « processus de concrétisation » prend tout son sens.

Étymologiquement, la notion de concrétisation formée à partir du mot « concret », vient du grec « concretum » et désigne à l'origine, selon G. Simondon (1968, p. 26), « quelque chose qui se tient et en quoi, organiquement, aucune des parties ne peut être complètement séparée des autres sans perdre son sens ». Elle se rapporte aux réalités physiques, sensibles ou matérielles fondées par des éléments visibles et réels comme les inventions techniques. Qualifiant le phénomène technique, elle renvoie fondamentalement à l'innovation palliative et progressive matérialisée à partir d'un objet technique abstrait. Le palliatif progressif matérialisé signifie qu'au départ, le « résidu d'abstraction » de l'objet technique abstrait incite la capacité

créatrice ou inventrice de l'humain. Une fois éveillée ou réveillée, la faculté inventive se met en œuvre pour inventer, théoriquement puis pratiquement, les résolutions ou solutions que nécessite l'objet technique abstrait pour remédier à son « résidu d'abstraction », cause de son dysfonctionnement, de son imperfection et de son manque de cohérence interne.

L'objet technique concret est, avant tout, « issu d'un travail abstrait d'organisation de sous-ensembles, [...] théâtre d'un certain nombre de relations de causalité réciproque » (G. Simondon, 1958, p. 27). La mise en œuvre de cette causalité réciproque (l'autre nom de la transduction) donne à l'objet abstrait sa phase concrète. L'objet technique concret est l'avatar de l'outil abstrait. La concrétisation de l'objet technique abstrait est rendue possible selon une nécessité qui vient de l'objet technique primaire lui-même ; c'est le manque de cohérence interne, au sein de l'objet primitif, qui motive l'humain dans sa faculté d'inventer. Ceci justifie le fait que « bien des objets abandonnés sont des inventions inachevées qui restent comme une virtualité ouverte et pourront être reprises, prolongées dans un autre domaine, selon leur intention profonde, leur essence technique » (G. Simondon, 1958, p. 40). C'est cette intention inscrite dans l'objet technique, depuis sa phase primitive, qui lui confère son essence. Toutefois, force est de constater que dans le processus de concrétisation, il y a des paliers qui marquent les grands moments de l'évolution des objets techniques. Il s'agit des phases de l'individu technique et de la formation de réseau.

1.2. Individu, réseau et élément technique

La notion d'individu renvoie, chez Simondon, à un être au sein duquel se déroule une activité transductive et capable de la transmettre. L'individu technique est issu, d'une activité transductive qui aboutit à une condensation d'informations qu'il transfère, dans la suite de son individuation, vers un autre individu ou milieu qui module, transforme ou crée un autre être. Cette faculté transductive fait de l'individu un « between » ; entendons par cet emprunt à la langue anglaise un « entre-plusieurs ».

De ce qui précède, l'individu est une notion riche qui ne peut être épuisée par une conception qui la renferme dans l'isoloir. Il est un sujet transductif qui peut non seulement montrer des interfaces, mais aussi être une interface entre son milieu intérieur et un autre ou plusieurs autres milieu (x) extérieur (s). Sa richesse en potentialité fait de lui un

être particulier (et) est ainsi plus qu' (un) individu ; il est une première fois individu à lui tout seul, comme résultat d'une première individuation ; il est une seconde fois membre du collectif, ce qui le fait participer à une seconde individuation. Le collectif n'est pas un milieu pour l'individu, mais un ensemble de participations dans lequel il entre par cette seconde individuation (...) qui s'exprime sous forme de réalité transindividuelle. L'être sujet peut se concevoir comme système plus ou moins parfaitement cohérent des trois phases successives de l'être : pré-individuelle, individuée, transindividuelle, correspondant partiellement et non complètement à ce que désignent les concepts de nature, individu, spiritualité (G. Simondon, 2005, p. 310).

Le pré-individuel contenu dans la nature de la matière qui constitue l'individu, sans toutefois s'épuiser, rentre en action et pousse la matière à s'individualiser ; les matières individualisantes mises ensemble, interagissent, car elles ont un pouvoir de transduction qui leur vient chacune de leur potentiel pré-individuel non encore individualisé.

En associant le concept d'individu au terme « technique », Simondon nous aide à mettre l'accent sur cette phase, dans l'évolution technique, où l'objet technique acquiert le pouvoir de transduction semblable à celui de l'individu humain. L'objet technique atteint une étape où il devient un réservoir d'activités transductives, suivie d'une condensation d'information qui se transmet ensuite. Mieux, il est l'une des meilleures expressions de la transduction qui caractérise l'individu. L'individu technique, chez Simondon, manifeste la transduction interne et externe. Au-delà, il transmet, sous forme de technique condensée (la technicité), des informations d'un objet technique à un autre objet technique de la même espèce, mais en plus d'une espèce à une autre. C'est en raison de leur grande capacité de transfert d'information et d'activité transductive que Simondon considère les objets techniques concrets comme des êtres, des individus techniques.

L'individu technique, par sa concrétisation, s'inscrit dans la même logique d'ouverture que la notion d'individu telle que comprise par Simondon. En effet,

avec sa concrétisation, un objet technique n'est jamais seul, il devient une entité dynamique au cours de son évolution. D'une part, il s'inscrit dans une famille d'innovations utilisant les mêmes composants techniques ou dans un système plus large. D'autre part, il s'insère dans un cadre social où les usagers doivent se l'approprier ou se le réapproprier, comme un être. L'objet technique, devenu individu ou être technique au moyen du processus de concrétisation et d'individuation, permet la production d'un milieu technique et social plus large et plus ouverte. L'individu technique devient, donc, intermédiaire non seulement entre plusieurs individuations dans une même espèce technique, mais aussi, le lien d'une individuation à une autre, entre différentes espèces : les humains, les machines et la nature extérieure. L'individu, l'être ou encore le sujet technique traduit, G. Simondon (1968, p. 9), « une réalité riche en efforts humains (l'innovation) et en effort naturelle (le pré-individuel), et qui constitue le monde des objets techniques (concrets), médiateur entre la nature et l'homme. L'individu technique est une véritable source de communication, en ce sens qu'il représente un maillon essentiel dans le vaste processus d'individuation. Sa réserve de pré-individuel lui confère un pouvoir d'ouverture et d'interconnexion qui fait de lui un intermédiaire incontournable dans la société moderne. « C'est encore par l'intermédiaire (...) que les machines peuvent être regroupées en ensembles cohérents, échanger des informations les unes avec les autres » (G. Simondon, 1958, p. 12). L'esprit d'ouverture et l'interconnexion sont des propriétés qu'il faut reconnaître à l'individu technique simondonien.

L'indépendance des individus les uns par rapport aux autres est d'ailleurs rare et presque impossible : même quand les individus n'ont pas de lien anatomique entre eux, ils subissent l'influence du milieu qui les entoure, et, au nombre de ces influences, existent celles qui proviennent des autres individus, composant le milieu ; chaque individu détermine en quelque mesure les réactions du voisin ; cette interaction, permanente et inéluctable, établit un certain rapport ; mais les individus restent autonomes (G. Simondon, 2005, p. 195).

Ce passage implique qu'il existe également chez l'individu technique une valeur unitaire qui lui permet de créer « une relation allagmatique véritable entre » (G. Simondon, 2005, p. 506) lui et les autres individus techniques, créant ainsi une société d'êtres techniques appelée réseau technique.

Par le passé, il était très « fréquent que certains travaux exigent un groupement d'individus humains ayant des fonctions complémentaires » (G. Simondon, 1958, p. 78). On parlait, alors, de taylorisation et de standardisation. De nos jours, l'individu technique offre à l'homme une issue pour passer son rôle de porteur d'outil à de nouvelles réalités mieux adaptées à cette fonction. Il s'agit des réseaux et des ensembles techniques. Ces nouvelles réalités, rendues possibles par l'individu technique, donnent aux humains une fonction beaucoup plus noble. Ils quittent celle de support ou porteur d'outils et deviennent organisateurs et régulateurs d'un ensemble d'individus beaucoup plus important. Désormais, c'est l'ensemble technique qui devient porteur d'outil.

L'union garantie par le processus de concrétisation va bien au-delà des individus et des ensembles techniques. Elle s'étend au niveau des nations, voire des continents. En effet, les échanges entre différents ensembles techniques, caractérisés par leur extension répartie en plusieurs usines situées sur différents sites, dans différents pays - on parle alors de firmes de production - sont rendus possibles grâce aux éléments techniques produits par ses différents ensembles techniques (usines). Ainsi, les échanges entre les ensembles techniques obligent bien souvent les pays qui regroupent ces ensembles techniques à collaborer, à communiquer, à rester en contact ou tout simplement à rester ensemble.

Tout comme les individus techniques qui composent les grands ensembles techniques, l'élément, fruit mais aussi fondement de l'ensemble technique, est doté d'un pouvoir transductif qui va au-delà du processus de concrétisation. Car,

on peut à cet égard, fonder l'analyse des techniques d'un groupe humain sur l'analyse des éléments produits par leurs individus et leurs ensembles : souvent, ces éléments seuls ont le pouvoir de survivre à la ruine d'une civilisation, et restent comme témoins valables d'un état de développement technique. (G. Simondon, 1958, p. 76).

L'analyse de la réalité technique à travers la notion d'individuation technique et le processus de concrétisation des objets techniques permet de mieux nous investir dans le "mode d'être au monde" véritable des objets techniques. Le processus de concrétisation de l'objet technique, depuis sa source, à savoir l'objet primitif, donne l'occasion d'appréhender, dans

l'évolution des objets techniques au-delà de la simple pratique manuelle, une valeur symbolique dont la phase déterminante est la connaissance de l'essence culturelle de l'objet technique.

2. Le dynamisme du mode de production économique

Les différents modes de production qui jalonnent l'histoire de l'humanité révèlent que la technique est l'un des éléments déterminants et transversaux. Ce faisant, elle impacte si fortement les activités humaines, au point de constituer un repère de classification périodique. Questionner le mode d'être au monde des objets technique (le processus de concrétisation) nous permettra de comprendre les implications dans le rapport entre le progrès technoscientifique et le mode de production contemporain.

2.1. De la variété à la dualité des modes de production : la technique comme repère typologique

La réflexion sur les modes de production implique que l'on s'inspire de Karl Marx, car bien que ce concept soit employé chez d'autres penseurs, Marx demeure le penseur qui a mis ce concept au cœur de son œuvre. Il voit dans le mode de production plusieurs éléments indispensables qu'il regroupe sous deux appellations : les forces de production et les rapports de production. Les forces « désignent la capacité d'une société donnée à produire. Elles comprennent essentiellement trois éléments (...) : les richesses naturelles (...) l'état des sciences et des techniques (...) des moyens humains » (L. Ferry, 2012, p. 14). La seconde appellation « renvoie tout simplement aux conditions dans lesquelles s'effectue la production, donc à son organisation dans un système économique donnée » (Idem, p. 15).

Notre analyse sera, ici, axée sur la première composante du mode de production tel que décrit par Marx, au regard de l'objectif que nous avons assigné à cet article. Si l'on admet que le régime politico-économique dominant est le capitalisme, alors, il est logique que les crises menant aux innovations gagnent du terrain. Selon Marx, en effet,

La bourgeoisie ne peut exister sans révolutionner en permanence les instruments de production, donc l'ensemble des rapports sociaux. (...) Le bouleversement constant de la production, l'ébranlement incessant de toutes les conditions sociales, l'insécurité et l'agitation perpétuelles distinguent l'époque bourgeoise de toutes les époques antérieures (Marx et Engels, 1998, I, p. 76).

Dès lors, il ne serait pas abusif de concevoir que l'une des caractéristiques majeures des sociétés modernes, en comparaison aux cités traditionnelles, est le refus du statu quo existentiel qui, selon Platon, dans la société grecque antique prend son origine dans l'ordre cosmique. Ce qui précède implique que l'humanité a connu une variété de modes de production selon ses époques. Si le dynamisme fait la singularité du mode de production dominant l'époque moderne, quels sont les éléments caractéristiques de celles des autres époques ?

Dans la première partie de son ouvrage *Marx et l'hypothèse communiste : transformer le monde*, Luc Ferry extrait de l'œuvre de Marx cinq (05) modes de production qui jalonnent l'histoire de l'humanité. Le premier est dit primitif et Marx l'assimile à une forme de communisme fondé sur le troc et la subsistance. Il est surtout dénué de tout progrès technoscientifique et industriel. Ici, les moyens de production, bien qu'archaïques, étaient la propriété de toute la tribu. Il convient de souligner, toutefois, que les hommes primitifs avaient « bien le droit de posséder leurs vêtements, leurs maisons, et leurs outils » (L. Ferry, 2012, p. 16). À la suite du communisme primitif que Marx attribue aux sociétés préhistoriques, nous avons successivement les modes de production antique et féodal. Ils ont des particularités communes qui résident dans la naissance et la lutte des classes auxquelles s'ajoute l'appropriation des ressources matérielles et humaines dans l'optique de dominer ; « une classe s'attachera à la propriété, une autre au travail, le travail de ceux qui n'ont pas de propriété et sont contraints de travailler comme esclaves pour vivre » (L. Ferry, 2012, p. 18). Toutefois, le système de production féodal se démarque du précédent : il « indura une nouvelle [forme de] lutte des classes, non seulement entre aristocrates d'un côté et paysans asservis de l'autre, mais aussi avec une troisième classe qui va venir bouleverser ce jeu à deux pôles : la bourgeoisie » (L. Ferry, 2012, p. 18), c'est la voie ouverte au capitalisme et au communisme.

Formes de production opposées mais liées, capitalisme et communisme constituent chez Marx la boucle de la mutation des modes de production. La classe aristocrate disparaît avec le capitalisme. Dans un contexte de progrès technoscientifico-économique concurrentiel, la classe bourgeoise finance pour multiplier le pouvoir de productivité des moyens matériels. Dès lors, les prolétaires s'avilissent en soumettant leur force de travail aux moyens matériels de production technoscientifique, en échange du salaire pour se mettre à l'abri du besoin. Cela parce que malgré son degré de performance et d'autonomie, la technique nécessite quelque part une assistance, une régulation de la part de l'homme. Cette volonté des prolétaires, qui vise à les mettre, comme les bourgeois, à l'abri du besoin, s'oppose à celle des bourgeois de créer le besoin chez les prolétaires afin que ceux-ci continuent de travailler pour la classe dominante. Ces volontés contradictoires expliquent bien la lutte entre les classes qui, selon Marx, conduira à la dernière forme de production : le communisme entendu comme le rétablissement de la « propriété individuelle [du travailleur] fondée sur les acquêts de l'ère capitaliste, sur la coopération et la possession commune de tous les moyens de production, y compris le sol » (K. Marx, 1985, p. 207).

En partant du principe que la force de production qu'est la technique est l'un des éléments déterminants et transversaux des différents modes de production, l'on peut affirmer qu'elle peut être un repère de classification qui permet de réduire à deux modes les différentes formes de production qui émaillent l'histoire humaine. Loin d'être prétentieuse, cette approche réductionniste ne vise en aucun cas une remise en cause des études menées par Marx ou plus récemment par Luc Ferry. Elle vise modestement à révéler la technique comme un élément indispensable des forces de production. En effet les différents modes de productions que nous venons de parcourir, à la lumière de la pensée de Marx, se rapportent à deux modes dans la pensée technique tels qu'on les retrouve chez Martin Heidegger, Jacques Ellul, Gilbert Simondon, Gilbert Hottois. Ces penseurs, au-delà des divergences qui caractérisent leurs pensées, sont tous unanimes sur le fait que le phénomène technique doit être appréhendé sous deux modes essentiels : la technique

artisanale et celle dite moderne. La technique artisanal, archaïque était moins productive, moins agressive.

Une analogie permet d'établir une équivalence avec les modes primitifs de production antique et féodale. Ils étaient moins productifs et généraient moins de crises. Ce n'est qu'à l'époque moderne et sous sa forme capitaliste que le mode de production devint plus problématique au point qu'il « va prendre une importance centrale dans l'analyse que Marx fait des crises de son temps » (L. Ferry, 2012, p. 20). À l'instar de son mode de production capitaliste, le moyen matériel (l'objet technique industriel) « acquiert ainsi le pouvoir de modeler une civilisation » (G. Simondon, 1989, p. 24), à l'époque moderne, devenant ainsi l'objet des crises majeures de ces trois (03) derniers siècles. C'est dire que le phénomène technique est un autre angle d'approche à partir duquel l'on peut aussi classer les modes de production sous deux (02) catégories : le système traditionnel et le système capitaliste. Quelle serait alors la nature du rapport qui lie ces deux modes ?

2.2. Le processus de concrétisation : mode de production simple ou complexe ?

La technoscience est devenue une actrice incontournable, de nos jours, dans le devenir des hommes et de leur société. Ce faisant, c'est dans son processus de concrétisation que réside sa potentialité inépuisable dont l'éloge est fait par G. Simondon dans son article « les limites du progrès humain ». Ceci étant, qu'est-ce qui explique le malaise dans le rapport de l'homme avec la technoscience ?

L'objet technique, en se concrétisant, offre aux humains beaucoup plus de facilités dans leurs tâches. Désormais, l'humain passe du statut d'homme porteur d'outils à celui d'organisateur d'outils. Sa tâche devient, en apparence, beaucoup plus aisée. Ainsi, « la machine (concrétisée) est ce par quoi l'homme s'oppose à la mort [...] ; elle ralentit, comme la vie, la dégradation de l'énergie, et devient stabilisatrice du monde » (G. Simondon, 1958, p. 15-16). Sauf que ce changement de rapport est mal compris et vécu comme une aliénation de l'homme par l'objet technique concrétisé. En effet, « la frustration de l'homme

commence avec la machine qui remplace l'homme, avec le métier à tisser automatique, avec les presses à foyer, avec les équipements des nouvelles fabriques » (G. Simondon, 1958, p. 115). Nostalgique de son statut de porteur d'outils, l'homme continue d'entretenir un rapport de minorité avec la technique en omettant son processus de concrétisation.

À cette situation conflictuelle s'ajoute la complexité du processus de concrétisation. Ce processus prend en compte un « statut de majorité [qui] correspond [...] à une prise de conscience et à une opération réfléchie de l'adulte libre, qui a à sa disposition les moyens de la connaissance rationnelle élaborée par la science » (G. Simondon, 1958, p. 85). Cet aspect nous intéresse, car il est révélateur d'une difficulté réelle dans la mise en œuvre du processus de concrétisation, surtout dans les sociétés dont la culture et le mode d'acquisition restent encore dominés par l'oralité. Le langage approprié au processus de concrétisation repose sur un système de signes mathématiques, un ensemble d'appareillages techniques, de manipulations, de calculs et de communication que seuls les ingénieurs et autres érudits comprennent. Mieux, l'analphabétisme connaît une autre forme : les non-initiés au langage technoscientifique.

2.3. La concrétisation au fondement de la transductibilité des moyens et des activités de production

La variation des activités humaines rime, très souvent, avec l'innovation technoscientifique. Chaque innovation technique et scientifique nécessite de nouvelles ressources matérielles et humaines. Depuis la préhistoire, l'invention des pierres taillées et polies a entraîné une modification du mode d'approche de la nature par les premiers hommes. Il en fut de même pour les inventions de l'écriture (3200 Av J-C), du moulin à vent (l'an 600), de l'horloge mécanique (1310), de la machine à vapeur (1698), du téléphone (1876) et de l'internet. Cette modification, qui se perpétue au cours de l'histoire de l'humanité, laisse apparaître toujours de nouvelles formes d'activités. Ces activités, dans leurs formes diverses et variées, sont comprises, pour la plupart, de manières antagonistes. En apparence, toute forme nouvelle d'activité induite par une innovation technoscientifique entre en compétition

avec l'ancienne forme pour finalement la proscrire. Tout semble indiquer une transformation radicale du mode d'activité. Cependant, cette conception conflictuelle est-elle valable, si l'on considère la perspective transductive, telle que comprise par Simondon ?

« Nous entendons par transduction une opération physique, biologique, mentale, sociale, par laquelle une activité se propage (...) en fondant cette propagation sur une structuration du domaine opérée de place en place » (G. Simondon, IPC, p. 24). Partant de cette définition, la transformation d'activité opératoire dans un domaine donné est à la fois réflexive et référentielle. Autrement dit, le passage d'une forme d'activité à une nouvelle induite par la concrétisation technique n'est rien d'autre qu'une continuité. On peut certes concevoir l'idée d'un changement d'action ou d'application au sein d'un domaine d'activité, cependant l'objet technique qui sert de moyen d'action est lui-même soumis à un processus rigoureux dit de concrétisation qui n'autorise en aucun cas la rupture entre deux phases. Ainsi, établir une dissociation entre une nouvelle forme d'activité induite par le progrès technique et celles qui l'ont précédées dans un domaine opératoire serait enfreindre la pensée transductive qui gouverne le processus de concrétisation de la technique. Car, « la pensée transductive est celle qui, considérant l'infinie différence des choses, juge cependant, et montre, que la somme des ressemblances l'emporte. Elle est la pensée symbolique par excellence, abordant toute chose comme symbole » (G. Hottois, p. 46-47). Cette analyse nous autorise donc à nous pencher sur le rôle essentiel du processus de concrétisation afin de mieux apprécier le procès du progrès technoscientifique dans son rapport à l'emploi.

3. Du statut du processus de concrétisation dans le mode de production

Le processus de concrétisation au cœur du progrès technoscientifique rend toute réalité dans laquelle est impliquée la technique, mieux la technoscience de nos jours, dynamique. Cette nouvelle réalité place la société contemporaine dans un autre registre qui ne laisse aucune chance au profane de la technique moderne.

3.1. Le progrès technique : la crise de l'emploi

Le progrès technoscientifique est devenu l'enjeu et le pivot de la civilisation contemporaine, presque toutes les sociétés modernes vibrent au rythme du progrès technoscientifique. Toutefois, l'analyse de l'histoire des sociétés conduit à une évidence : du point de vue des technophobes, cette dimension « homo faber » n'est pas toujours reluisante. En effet, le progrès technique et son couplage avec la science influence notre mode d'être-au-monde, tant et si bien que dans tous les domaines, on sent la présence des machines. Tout porte à croire que les machines remplacent les humains dans l'exécution des tâches quotidiennes.

Derrière cette situation, en apparence libératrice, se cachait une aliénation qui se traduit en termes de perte d'emploi. Sous l'influence de la modernisation, la robotisation de plusieurs domaines d'activité tel que l'automobile, l'aéronautique s'est imposée comme une exigence. L'injonction de la science et de la technique, décriée par K. Marx depuis le XIX^e siècle, a occasionné la révolution industrielle - force génératrice de la division du travail en tâches parcellaires - provoquant ainsi l'aliénation du travailleur qui les exécute. Le travail des hommes et des femmes devient une matière première dans le processus de production économique. Cette manière de concevoir la technoscience est plus développée par les syndicats d'ouvriers, mais aussi par ceux qui, d'un point de vue philosophique, considèrent le progrès technique comme le lieu de la dégradation avancée de la personne humaine. Marx écrit à cet effet que

sous sa forme-machine le moyen de travail devient immédiatement le concurrent du travailleur [...]. Le système de production capitaliste repose en général sur ce que le travailleur vend sa force comme marchandise. La division du travail réduit cette force à l'aptitude de détail à miner ou outil fragmentaire. Donc, dès que le maniement de l'outil échoit à la machine, la valeur d'échange de la force de travail s'évanouit en même temps que sa valeur d'usage. (K. Marx, 1867, p. 308)

Aujourd'hui, cette critique marxienne se renouvelle avec le remplacement de la force de travail par des systèmes automatisés considérés comme ce qui augmente considérablement le chômage. En plus, la technophobie moderne s'alimente de l'opérationnalisation scientifique de la technique qui semble inscrire la société moderne et contemporaine dans une sorte de logique pragmatique-utilitariste qui ne

laisse aucune chance au profane de la technique moderne. « L'éternel crédo du technicien est : le succès d'une opération justifie celle-ci, ce qui suffit à le qualifier comme [...] anti-intellectuel. Il arrive même que l'intelligence pure soit mise en échec à cause de la mauvaise maîtrise d'une [opération] technique » (J-Y. Goffi, 1988, p. 7). Dans ce contexte, ce qui est à craindre, c'est qu'« au minimum le ridicule, au pire la mort sanctionne le maladroit » (J-Y. Goffi, 1988, p. 7). La technophobie voit dans ce fait, une sorte de conformisme et de totalitarisme qui n'est pas sans conséquence néfaste pour l'emploi.

3.2. Concrétisation technoscientifique et dynamisme de l'emploi

Le progrès technologique doit être aussi compris comme la contribution des technosciences à l'élaboration de l'humanisme. En effet, si l'humanisme, au sens général, désigne l'ensemble des flèches multidirectionnelles orientées vers l'humanité dans un élan de bienveillance, alors la concrétisation technoscientifique constitue une source prolifique d'emploi. L'on peut comprendre que le processus de concrétisation technoscientifique (robotisation) occasionne une perte d'emploi, surtout que l'homme perd, dans ce processus, sa place de porteur d'outil selon G. Simondon. Mais, le processus, ici, ne signifie pas que l'humain reste sans rien faire. Le progrès technoscientifique crée une autre fonction plus honorifique ; celle de contrôleur. Notons aussi que la modernisation des domaines d'activité, via la concrétisation technique, génère de l'emploi en ce sens que les machines pour exister doivent-être fabriquées par l'homme. Le fonctionnement des machines requiert de l'entretien/régulation qui incombe aux humains.

Derrière la précarité de l'emploi liée au progrès technique, se joue la question de la perception de l'emploi. Au fait, chaque révolution industrielle rime avec une création accrue de nouveaux emplois. La mécanisation dans le métier de tisserand a conduit, en 1881 en Angleterre, à un soulèvement de masse. Après une violente répression, l'on assistât à un redéploiement du travail vers de nouveaux emplois (K. Sale, 1999).

La deuxième (révolution industrielle) s'étend de 1870 à 1900 et est marquée par une kyrielle de changements majeurs (électricité, moteur à combustion thermique, eau courante, chimie, pétrochimie, téléphone) (...) Pour beaucoup d'économistes, cette révolution industrielle a été la plus importante des trois. Elle est à l'origine de gain de productivité (M. Dominique, 2019).

Dans les pays développés comme dans ceux en voie de développement, l'avènement de nouvelles technologies innovantes est l'une des causes majeures des réformes intervenues dans différents domaines d'activité. Par exemple, dans le secteur de la téléphonie mobile en Côte d'Ivoire, seulement 407 emplois étaient générés en 1998. En 2010, avec l'évolution du marché due au progrès technoscientifique, l'on enregistre 2501 emplois, avec un taux de pénétration de plus de 70% (L. Alain François, 2013). Autrement exprimé, ces nouveaux domaines d'activité ont, sans nulle doute, généré beaucoup plus d'emplois qu'ils en ont détruits.

3.3. Au fondement du chômage : l'analphabétisme technoscientifique

Le chômage est une réalité préoccupante, au regard de l'actualité. Toute la mobilisation liée au développement, dont les organisations internationales (UNESCO, ONU...) et les grandes institutions financières (Banque Mondiale et FMI) se font l'étendard, vise à régler le fléau pauvreté-chômage. Toutefois, derrière la question du chômage qui mine la grande majorité des pays pauvres en voie de développement - et même les grandes démocraties - se trouve une autre fondamentale et métaphysique ; il s'agit de l'avenir et du devenir de l'humain en sa phase anthropologique.

Jeremy Rifkin (2012), prospectiviste, prévoyait déjà dans son ouvrage *Troisième révolution industrielle*, la fin du travail, au regard du progrès technoscientifique et informatique. En effet, pour lui le niveau de progrès technoscientifique donnerait un si grand gain de productivité à la société mondiale, au point que les hommes ne sentiraient plus la nécessité de produire, donc de travailler. De ce fait, l'homme aurait plus de temps libre. Cette vision positive du développement technoscientifique est encore en attente si l'on suit l'actualité, c'est plutôt le contraire de la vision rifkienne qui semble se produire. Au-delà, les révolutions technoscientifiques semblent bouleverser les activités de production et font croire à une disparition du travail et à une

augmentation du taux de chômage. Bien évidemment, une telle situation, humainement désastreuse, ne peut qu'amplifier les sentiments technophobes. Mais cette relation de causalité dépréciative est-elle fondée ?

Une vision emprunte de culture technique¹, qui enseigne une approche inductive, révèle autre chose. Lorsqu'on considère l'approche dualiste, on perçoit forcément dans l'évolution technique une perte d'activité, le chômage. Cependant, l'approche holistique, induite par la culture technique et le processus de concrétisation/individuation, permet de percevoir une surdétermination, une potentialité dans l'activité de production qui génère d'autres formes d'activité (travail) liées aux précédentes. Depuis la révolution industrielle, l'on note une augmentation considérable d'emploi, surtout, dans les pays industrialisés. La forte demande de main-d'œuvre et son corollaire d'immigration en sont de parfaites illustrations.

La difficulté se situe non pas dans les révolutions techniques, mais, elle provient de la non-considération du nouveau paradigme proposé par le progrès technique. L'ordinateur et l'internet ne soumettent pas nécessairement la secrétaire dactylographe ni le facteur² au chômage. Ces révolutions technoscientifiques demandent simplement à ces travailleurs de se départir de leurs idoles de théâtre, pour emprunter à Francis Bacon. En d'autres termes, avec le progrès technoscientifique, le chômage s'impose à tout travailleur qui refuse de se former. Si le progrès technoscientifique n'est pas à proscrire, alors admettons qu'il y a en son sein une forme de langage et de communication qui rend obsolète celui ou celle qui refuse de l'apprendre ; d'où l'idée de formation continue, permanente.

¹ Ce qui est appris, transmis, produit et inventé et qui incorpore les êtres techniques sous forme de connaissance et de sens des valeurs.

² Ce terme, dans ce contexte, renvoie au nom commun attribué à toute personne proposée à la distribution de courriers.

Conclusion

La révolution technoscientifique, au niveau de la productivité et l'essor de la pauvreté dans nos sociétés modernes, suscitent des d'interrogations et des débats. Les analyses de ces phénomènes et leurs conséquences prêtent souvent à confusion. Notre réflexion situe le fondement de cette confusion dans l'interprétation du progrès technoscientifique, corrompue par le manque de sens transductif qui accouche d'une technophobie sans réserve. Face à la propagation de la pauvreté et du chômage, ce n'est pas le progrès (de la technique) fondé sur la concrétisation technique qui en est la source, mais l'homme incapable de suivre le devenir ou de s'adapter à ses exigences créatrices.

C'est le refus ou la méconnaissance de cette valeur axiologique qu'est la concrétisation technique, qu'il faut indexer. Dans un monde soumis au devenir qu'Héraclite symbolise par sa fameuse formule : « tout se transforme, rien ne demeure », tout jugement qui octroierait la cause du chômage au progrès de la technique serait insuffisante ; car au-delà d'un simple manifeste de la philosophie du devenir, on saisit dans le processus de concrétisation des objets techniques une essence symbolique (la transductivité) gage d'une pensée à la fois réticulaire et œcuménique qui laisse entrevoir une « production nouvelle » de pauvres, de chômeurs à l'ère contemporaine ; il s'agit des analphabètes technoscientifiques.

Références bibliographiques

CASTELLANO G. William, 2016, « L'impact du progrès technologique », In France Forum, n° 63, in <https://www.institutjeanlecanuet.org>.

FERRY Luc, 2012, *Marx et l'hypothèse communiste. Transformer le monde*, Paris, Le Figaro Edition.

GOFFI Jean-Yves, 1988, *La philosophie de la technique*, Paris, PUF.

HOTTOIS Gilbert, 1993, *Simondon et la philosophie de la « culture technique »*, Bruxelles, De Boeck Université.

JALÉE Pierre, 1976, « La socialisation des moyens de production et d'échange », in *Le projet socialiste. Approche marxiste*, sous la direction de Jalée Pierre, Paris, La découverte, p. 31-45.

LAFFITTE Pierre et TREGOUET René, 2001, « Les conséquences de l'évolution scientifique et technique dans le secteur des télécommunications », in www.senat.fr/rap/r01-1598_mono.

LOUKOU Alain François, 2013, « Les mutations dans le secteur des télécommunications en Côte d'Ivoire et leurs implications », in *Revue française des Sciences de l'information et de la communication*, N°3, 2013.

MARX Karl, 1985, *Le Capital*, trad. Joseph Roy, t. II, Paris, Champs-Flammarion.

MARX et ENGELS, 1998, *Manifeste du parti communiste*, trad. Emile Bottigelli, Paris, GF-Flammarion.

MEURS Dominique, 2019, « Progrès technique et mutation du travail : hier et aujourd'hui », in www.viepublique.fr/parole-dexpert, consulté le 11/05/2022.

RIFKIN Jeremy, 2012, *Troisième révolution industrielle*, Paris, Les Liens qui Libèrent.

SALE Kirkpatrick, 1999, « The achievements of general Ludd : a brief history of the Luddistes », in *The Ecologist*, 29 (5).

SIMONDON Gilbert, 1958, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.

SIMONDON Gilbert, 1968, « Entretien sur la mécanologie avec J. Moyne », in Pour la télévision canadienne.

SIMONDON Gilbert, 2005, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Million.